



FREE ZONE de Amos Gitai

Israël/France/Belgique/Espagne,

2005, 1 h.30', 12/14 ans

Scénario : Marie-Jose Sanselme, Amos Gitai

Avec : Natalie Portman, Hana Laszlo, Hiam Abbas, Carmen Maura

Festival de Cannes, 2005, Prix de la meilleure interprétation féminine à Hana Laszlo

Réalisateur

Fils d'un architecte du Bauhaus (Munio Weinraub) émigré en Israël, Amos Gitai est né en 1950 à Haïfa, deux ans après la création de l'État d'Israël. Il étudie l'architecture, mais se met à réaliser des documentaires après avoir participé comme soldat à la guerre du Kippour, où il faillit perdre la vie. Il entreprend alors une description en profondeur de la société israélienne, mais aussi du conflit israélo-palestinien, qu'il poursuit à travers des fictions comme *Kadosh* (1999), *Kedma* (2002), *Promised Land* (2004) ou *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin* (2015), sans oublier *Kippour* (2000), où il évoque sa propre expérience militaire. En 1982, la polémique déclenchée par *Yoman Sadeh* (*Journal de campagne*) le contraint à quitter Israël pour Paris. A travers différentes méthodes narratives et stylistiques (films de fiction, documentaires, théâtre, installations, livres, émissions de radio), il continue d'étudier les thèmes de l'exil, des migrations et des frontières tout en se focalisant sur les destins croisés de ceux qui composent l'histoire d'Israël.

L'œuvre d'Amos Gitai a été sélectionnée par tous les plus grands festivals internationaux et récompensée par de nombreux prix, parmi lesquels un Léopard d'honneur à Locarno pour l'ensemble de son œuvre (2008), le prix Roberto Rossellini (2005), le prix Robert Bresson (2013), le prix Paradjanov (2014). Il est officier des Arts et des Lettres et chevalier de la Légion d'honneur. Récemment, il a signé *Shikun* (2024), sur l'émergence de l'intolérance et de la pensée totalitaire, avec entre autres l'actrice française Irène Jacob, mais aussi des comédiens israéliens et palestinien. La Cinémathèque suisse, où il a déposé les négatifs originaux de ses films, lui a consacré une rétrospective en 2014.

Le film

Rebecca, une Américaine qui vit à Jérusalem depuis peu, vient de rompre ses fiançailles. Elle monte dans un taxi, conduit par Hana, une Israélienne, en route pour la Free Zone (zone libre) de l'Est de la Jordanie¹ où elle doit récupérer une grosse somme d'argent. Mais quand elles arrivent dans la zone, Leïla, une Palestinienne, leur explique que celui qui devait lui remettre l'argent n'est pas là. Presque entièrement confiné dans l'habitacle d'une voiture,

¹ Rappelons que la Jordanie est frontalière d'Israël et des territoires palestiniens de Cisjordanie. Près de 2 millions de réfugiés palestiniens y sont installés.

traversant les frontières, le film nous montre une région vivante et calcinée, chargée d'histoire et de cicatrices. « Ce n'est pas si souvent, au cinéma ou dans la vie, que l'on voit un poste-frontière israélo-jordanien (...), une route jordanienne, ses cafés et stations-services, ses paysages urbains et suburbains (...). C'est ce dévoilement de lieux peu vus, ainsi que les performances d'Hanna Laslo et Hiam Abbass, qui font le prix de ce film. » (Serge Kaganski, *Les Inrockuptibles*, 2005).

Zone franche

Free Zone est inspiré d'un fait divers réel très éloquent par rapport au projet artistique du réalisateur. Dans l'ouvrage qui lui est consacré², Amos Gitai raconte qu'il a fait la connaissance en Israël d'un chauffeur qui importait des grosses voitures des Etats-Unis, les transformait en véhicules blindés pour les conduire vers la Jordanie, en prenant soin après le passage de la frontière de changer les plaques afin que les véhicules ne soient pas identifiés comme étant israéliens. Le but du voyage : un énorme parking au milieu de nulle part appelée justement « Free Zone » – un lieu en Jordanie où les biens et l'argent sont échangés sans taxe, indépendamment de la nationalité ou de la religion des acheteurs comme des vendeurs – où il revendait les engins à une société de sécurité américaine, grâce à son associé palestinien.

Etonné par ce trafic, d'autant plus que le chauffeur tenait apparemment un discours anti-arabe, Gitai a proposé de l'accompagner dans ce voyage, périple à partir duquel il a écrit le scénario.

De fait, le film rend compte de la manière dont cette « Free Zone » représente un terrain d'entente où des personnes venues de toute la région – Arabie Saoudite, Syrie, Israël, Irak, Palestine – font leur commerce de voitures, libérés de toutes les contraintes liées à la situation politique et à cette paix qui, hors de cette zone, semble impossible.

Les hommes rencontrés dans la réalité par Gitai sont devenus, dans la fiction, des femmes qui incarnent, d'une part, la douleur et la difficulté de vivre dans la région, d'autre part, la volonté ferme de dépasser les conflits et de trouver ce fameux terrain d'entente, représenté ici par la « Free Zone ».

Les frontières intérieures

Film sur le passage des frontières, le réalisateur approche ici, comme souvent dans son cinéma, les pratiques et les personnes dans un lieu précis – un parking dans *Free Zone*, le quartier palestinien de Jaffa en Israël dans *Ana Arabia* (2013), un tramway dans *Un tramway à Jérusalem* (2018), une boîte de nuit dans *Laila in Haifa* (2020) ou une barrière de HLM dans *Shikun* (2024) – comme une métaphore des dynamiques propres à la région, où les individus sont déterminés autant par leurs passions que par la situation géopolitique.

En architecte du cinéma, il utilise l'espace et la caméra (notamment en usant de mouvements de caméras, de plans longs, voire de plans-séquence) pour confronter et mettre ensemble ceux qui peinent à se parler. Comme le tramway de Jérusalem, le taxi de Free Zone oblige une Palestinienne, une Israélienne et une Américaine à se parler, à chercher en quelque sorte un terrain d'entente qui ne soit pas celui de la destruction de l'autre.

Ainsi, le trio féminin aux origines multiples de *Free Zone* est ainsi à lui tout seul le résumé d'un avenir possible pour ces territoires qui souffrent, tragiquement, de la violence et de frontières artificielles, de territoires « occupés » par les uns ou les autres, que le monde s'arrache encore et toujours. Malgré tout, malgré leurs divergences et leurs différences, ces femmes incarnent une note d'espoir sur une terre où, souvent, tout espoir semble perdu. A plus forte raison, sans doute, aujourd'hui.

Fiche préparée par Chicca Bergonzi

Vous souhaitez réagir au film ? Adressez un courriel à : contact@cercleretudescine.ch

² Amos Gitai. *Architecte de la mémoire*. Gallimard/Cinémathèque française, Paris, 2014.